

Une inspiration intuitive

Guillaume Dandurand

Number 141, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1405ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dandurand, G. (2008). Une inspiration intuitive. *Liaison*, (141), 31–32.

GUILLAUME DANDURAND

«EST-CE QUE JE PEUX ÉCHANGER MON TEMPS POUR ÊTRE AVEC TOI?», demande, en anglais, la réalisatrice Aubriand dans son court métrage *Time Away*.

Le film de sept minutes, qui sera en compétition, en janvier prochain, au Festival international du court métrage de Clermont-Ferrand, en France, tente d'expliquer la relation que les gens entretiennent avec le temps. Ce court métrage, qu'Aubriand a dédié à sa mère, parvient à émouvoir le public en plaçant des mots justes sur des images évasives, d'ici et d'ailleurs. Il parle du temps qui passe, avec justesse et simplicité.

C'est du moins le sentiment qu'on éprouve en voyant le film. Toutefois, la simplicité, si elle se manifeste de belle façon à l'écran, est absente du processus de réalisation du film.

«Ce film-là, je l'ai fait avec des images que j'ai trouvées», explique Aubriand. Les membres d'une communauté religieuse ont en effet offert plusieurs bobines de films à un groupe de cinéastes de Winnipeg. «Un prêtre avait voyagé un peu partout dans le monde, avec sa petite caméra 16 mm», explique Aubriand. «Il ne savait que faire des images. Il y avait huit ou neuf grosses bobines de film. Je me suis mise à les regarder. Et elles m'ont beaucoup touchées.»

«Il y avait beaucoup d'images de route», poursuit la cinéaste, «prises à partir d'une voiture. Je les ai toutes découpées à la main pour ensuite les transférer sur bande vidéo. À la suite d'un montage numérique, j'ai écrit un poème sur le temps qui s'est écoulé depuis que ma mère est morte. Ça fait aujourd'hui 20 ans.»

Réalisé en 2007, *Time Away* poursuit encore sa route. Et son temps, il le passe de festival en festival, au Japon, en France comme en Espagne. Émouvant et intrigant, le court métrage suit les traces du prêtre et s'inspire des souvenirs laissés par la mère de la réalisatrice.

Le masque d'Aubriand

Derrière la caméra et la poésie d'Aubriand se cache la Québécoise d'origine, Carole O'Brien. Il y a plusieurs années, l'artiste a choisi la caméra comme moyen d'expression. Réaliser des courts métrages s'est fait un peu «par la porte d'en arrière», selon ses dires.

L'année où Carole O'Brien a terminé ses études en Beaux-Arts à l'Université du Manitoba, sa mère est décédée. Spécialisée en photographie, ne sachant pas quoi faire de sa vie, la jeune artiste, «un peu perdue», a déménagé à Montréal. Trois ans plus tard, elle est revenue passer l'été avec son père, au Manitoba. À l'automne, alors qu'elle devait retourner à Montréal, elle a décidé de rester à Winnipeg et a tenté un retour aux études.

«Je ne voulais qu'assister aux cours que je n'avais pas pu suivre pendant mes études en Beaux-Arts», raconte-t-elle. «Je ne cherchais pas à obtenir un autre bac, mais je suis quand même restée trois ans aux études. Je n'ai pas de diplôme parce que je prenais les cours qui m'intéressaient, sans suivre aucune des lignes directrices établies par le registrariat.»

Carole O'Brien a accumulé des crédits en suivant des cours de théâtre, d'écriture et de philosophie. Elle a poursuivi ses intérêts divers, pour son propre

plaisir. Dans un des cours d'écriture, elle a composé une pièce de théâtre, qui a été jouée à l'Université du Manitoba et au Festival Fringe, à Winnipeg. Elle a continué de s'intéresser à la photographie, elle a participé à la vie étudiante et elle a multiplié les rencontres. Celles-ci se sont avérées des plus riches.

«J'ai rencontré des gens du Winnipeg Film Group, et je me suis dit: «tiens, je devrais devenir membre!», se souvient-elle. Elle a alors décidé de porter sa pièce de théâtre à l'écran grâce au programme *First Film Fond*. «Au Manitoba, il n'y a pas d'école de cinéma», rappelle-t-elle. «Si on veut apprendre à réaliser des films, il faut passer par le Winnipeg Film Group. Et la bourse du *First Film Fond*, je l'ai eue!»

Elle reçoit alors un peu d'argent. Mais pas assez pour payer une équipe de production. Elle travaille donc toute la semaine, puis maximise son temps pendant les fins de semaines pour terminer son film, toute seule.

Le premier film de Carole O'Brien, qui préparait alors sa mutation vers Aubriand, a demandé deux ans et demi de travail. «J'ai eu la piqure à ce moment-là!», se rappelle-t-elle. «Après ma première prise, j'étais tellement excitée, que je me suis mise à sauter... Il y a eu un déclic. Moi qui ne savais pas quoi faire de ma vie, j'avais enfin trouvé. C'est ce sentiment-là que je cherchais. Je voulais faire du cinéma.»

De fil en aiguille, Carole O'Brien poursuit ses démarches en vue d'obtenir des subventions. Elle a présenté des demandes de bourses à la chaîne, et elle a chaque fois été récompensée pour ses



Carole O'Brien

efforts. «C'est comme ça que ça marche», explique-t-elle. «On fait un film, il a une petite vie. Puis, grâce à cette petite vie, on peut obtenir une plus grosse bourse.»

«Et ça avançait vite!», s'exclame-t-elle. Avant de s'en rendre compte, la réalisatrice Aubriand avait déjà signé cinq petits films dramatiques.

Virage professionnel

Puis, en vue de se perfectionner, Carole O'Brien s'inscrit à un atelier d'*experimental hand processing*. Ces cours ont changé sa façon de faire des films. La réalisatrice a alors appris à développer sa propre pellicule. «Une fois la pellicule développée, je peux maintenant la modifier, comme égratigner le film, juxtaposer de la couleur à la main ou ajouter tout ce que je veux. Dans le fond, je fais des courts métrages à la main. Depuis cinq ans, j'ai presque abandonné les petites dramatiques et je me concentre uniquement sur les films expérimentaux.»

Carole O'Brien laisse maintenant de côté les appareils numériques qui ont démocratisé le cinéma. Elle utilise plutôt une imprimante optique pour faire les fonds et les enchaînements. Elle se sert aussi de petits objets, une lampe de poche par exemple, pour ajouter des effets dans ses films. Elle superpose finalement une trame sonore et, bien souvent, un poème, une pensée ou quelque chose qui l'émeut.

C'est d'ailleurs ce procédé qu'elle a utilisée pour créer le film *Time Away*, «le premier d'une trilogie», annonce-t-elle. «Ce prêtre a capté tellement d'images intéressantes. Elles ont été tournées dans les années 1960 ou 1970. Et ça paraît, parce que les couleurs ont perdu de leur éclat. Mais elles sont porteuses d'un sentiment étrange. Elles sont vraiment belles.»

«Lorsqu'il était en voyage, en plus des routes, il a aussi filmé beaucoup de gens. Mais la plupart d'entre eux se sont placés devant la caméra, un peu gênés, immobiles, comme s'ils se faisaient prendre en photo.» Carole O'Brien utilisera ces images quand elle tournera le deuxième film de sa trilogie. Elle ne sait pas encore quelle en sera l'histoire. Elle songe cependant à enregistrer une trame sonore entièrement en français, une première depuis son virage expérimental.

«Le prêtre a aussi capté plusieurs images aériennes, mais pas assez pour faire un film complet», précise-t-elle. «Je vais donc le terminer avec des images que j'ai prises moi-même, avec ma petite caméra Super 8.» Ce sera avec ce film que Carole O'Brien terminera sa trilogie, dédiée à sa sœur, gravement malade.

«Je ne savais pas quoi faire avec les images du prêtre», explique-t-elle. «Je ne veux pas nécessairement parler de la même chose dans chaque film parce que ce sont des images différentes. Je laisse donc mon intuition me guider.»

Bien sûr, la réalisation, expérimentale ou non, demande une certaine organisation et préparation. «Mais je ne suis pas comme ça!», lance Carole O'Brien. «Je suis toujours prête à improviser. On ne sait jamais ce qui peut arriver. C'est important d'avoir un plan, d'être préparé et d'avoir un concept. Il faut quand même partir de quelque part, mais pour moi, cette démarche vient de mon intuition.»

Dans sa façon de travailler, comme dans sa façon de vivre et de s'habiller, Carole O'Brien est déterminée «à accepter les accidents». La cinéaste préfère le travail à tâtons, les essais et les erreurs à la planification. Et ça transparait dans ses films.

«Il y a des gens qui comptent le nombre de *frames* quand ils montent leur film», explique-t-elle. «Je préfère y aller à l'œil.»

La pratique de films expérimentaux permet à Carole de prendre racine dans son studio, d'oublier l'heure ainsi que le temps et de s'adonner à sa passion. Seule, elle laisse ses émotions et son inspiration venir à elle. Ainsi, la cinéaste fait un peu d'introspection et parvient à communiquer son message. Aubriand réussit à échanger un peu de son temps pour être avec elle-même, avec Carole O'Brien. ||

Après avoir terminé ses études en journalisme, Guillaume Dandurand a entrepris sa carrière au Manitoba au sein de l'hebdomadaire francophone La Liberté. Le journaliste a couvert divers sujets pendant un an. Il a ensuite voyagé, avant de revenir à Winnipeg pour poursuivre ses études. Guillaume Dandurand est aujourd'hui pigiste dans différents domaines des communications.